

Interview du Dr J-M Kunstmann, responsable du CECOS Cochin – Paris
par Marc Lafont & Simon Fréour

Quelle est votre position personnelle et professionnelle par rapport à une levée de l'anonymat du don du sperme ??

Alors ce qu'il faut savoir, c'est que le principe de l'anonymat, certes on l'a mis en place, mais on l'a mis en place, je dirais, aussi en accord avec tous les acteurs qui sont impliqués dans le fait de concevoir un enfant autrement que naturellement. C'est-à-dire qu'on l'a mis en place parce qu'aujourd'hui, il est validé autant par les couples, ou la majorité des couples qui accèdent à un tel projet, mais aussi par ceux qui donnent. Donc, parce que, finalement, ça suppose quand même que les couples demandeurs et ceux qui donnent soient en phase sur la représentation du produit biologique : qu'est-ce que c'est que ce produit biologique ? Alors, qu'ils soient en phase sur : « Qu'est ce que c'est d'avoir un enfant ? »

Tout ces hommes ou toutes ces femmes à qui on annonce que la médecine, aujourd'hui en 2010, ne peut pas vous aider à faire d'enfant naturellement, vous n'avez plus de spermatozoïdes, vous n'avez plus d'ovules, on ne peut plus rien faire, plus rien stimuler, c'est terminé, donc voilà. Maintenant, c'est à vous de prendre une décision, est-ce que vous décidez de rester sans enfant ? Est-ce que vous envisagez l'adoption ? Est-ce que, éventuellement, vous voulez concevoir autrement ? Autrement car il y a d'autres techniques, mais ça c'est des choix personnels, nous on n'a pas à intervenir. On peut expliquer comment, à l'aide d'une autre technique, on peut imaginer fonder une famille autrement, on peut donner des informations, mais il y a quand même des choix personnels qui interviennent, et j'en vois certains qui me disent : « Mais ça, moi, je peux pas, pour moi, c'est impossible, je peux pas transgresser la question du lien biologique »

Donc, si aujourd'hui on a, parce que ceux qui sont les premiers parti prenant dans tout ça ce sont les demandeurs, on a des hommes et des femmes qui disent, « mais au fait, finalement transmettre la vie qu'est-ce que c'est ? Est-ce que c'est simplement donner une transmission d'ADN ? Est-ce que c'est simplement avoir l'illusion de se reproduire au sens du phénotype, est-ce que c'est pas, plutôt d'abord avoir le désir d'un enfant, donc effectivement, vouloir un enfant. Le vouloir, entre un homme et une femme, donc un projet de la part d'un couple, et donc ensuite, effectivement concevoir biologiquement, pas forcément en participant biologiquement tous les deux, ou aucun des deux, peut être parfois même pas du tout dans la mesure où on peut faire aussi de l'accueil d'embryons, c'est une autre solution. On ne donne pas seulement des gamètes, c'est des couples qui cèdent ce qu'on appelle des embryons surnuméraires, conçus en fécondation in vitro pour un autre couple parce qu'eux même n'ont

plus de projet parental pour ces embryons là. C'est-à-dire que là, il n'y a même plus une participation de l'un des deux. Donc l'idée de dire que transmettre la vie, faire un projet d'enfant, ce n'est pas simplement donner son spermatozoïde ou son ovocyte, c'est beaucoup plus que cela, c'est le vouloir, et se dire qu'on va avoir un petit garçon ou une petite fille, peu importe, on ne sait pas comment il va être mais de toute façon même si on l'avait fait naturellement, on ne l'aurait pas su, parce que la notion de représentation de l'enfant, et le résultat de la rencontre d'un spermatozoïde et d'un ovocyte, aujourd'hui encore c'est imprévisible, ça relève de la loterie génétique, à travers le fait que, effectivement il y a un spermatozoïde parmi des millions qui rencontre un ovocyte, et puis là, il y a des chromosomes qui s'apparient de telle ou telle façon, et ensuite il y a des gènes qui s'expriment ou qui ne s'expriment pas, donc ça, ça fait des milliers et des milliers de combinaisons possibles, et c'est cela qui fait que, effectivement, chacun d'entre nous est un être unique, et y compris pour une même famille, et lorsque les deux géniteurs participent, de fait, chaque fois à la conception, il y a chaque fois des enfant qui sont différents, alors certes, il peut y avoir quelques ressemblances physiques et autres, mais sur le plan du psychisme, et sur le plan des capacités intellectuelles, sur le plan du potentiel, chacun a son potentiel, et ce qui fait que finalement, on est des être uniques et aussi autonomes. On n'est pas la copie de quelqu'un. Parce que du coup, on serait instrumentalisés dans une représentation qui est celle de quelqu'un d'autre qui voudrait se reproduire à travers nous, c'est le gage de notre autonomie Et donc finalement, ça nous ramène aussi à des tas d'erreurs qu'on put faire des générations précédentes, vouloir un peu à travers leurs enfants se reproduire, perdurer, et, je ne sais pas, les inciter à faire les même professions. Alors on est aussi sur l'interrogation de qu'est-ce que c'est que de transmettre la vie. Et je dirais que pour ces couples, c'est aussi des couples qui on cette capacité de dire, « ben finalement peu importe que je le fasse avec mes propres gamètes, ou avec ceux d'un autre, cet enfant, je ne maîtrise pas ce qu'il va devenir, comment il va être, donc je le prends, je l'adopte, et moi simplement, je vais essayer de le découvrir, je vais créer une relation avec lui, et je vais l'aider à s'épanouir, je vais lui transmettre des valeurs, établir une relation, je vais l'aider à vivre, on va avoir des joies, des soucis, et si j'en ai un deuxième, ça ne sera pas forcément de la même façon que la relation va s'établir, parce qu'il aura un autre psychisme, parce que, peut-être, il n'aura pas les même capacités intellectuelles, ou il en aura d'autres, différentes, et à chaque fois, c'est redécouvrir un individu, mais pour lui-même, pas pour en faire une copie de quelque chose ou l'idée de se retrouver. » Donc, ce qui est important, c'est que ceux qui en sont capables, mais quand même ce n'est pas très évident de faire ce cheminement, parce qu'il n'est pas naturel, parce que tous, tel qu'on est, on pense qu'on pourra faire un enfant dès qu'on arrêtera la contraception, et si possible avec nos propres gamètes, donc ce qui est une particularité de cette discipline de la médecine, c'est qu'aujourd'hui, on est presque moins préparés à entendre le fait qu'on ne va pas

pourvoir concevoir d'enfant, que d'apprendre que peut être on va avoir un cancer. C'est presque du même ordre, je dirais, parce que l'annonce d'un cancer, c'est aussi quelques chose d'extrêmement déstabilisant, mais ce qui est très particulier, c'est que l'on peut s'attendre en allant voir un médecin, je ne sais pas, qu'on a trop de sucre, qu'on a une insuffisance cardiaque, mais ça on n'y pense jamais, la question de la stérilité, on pense toujours que c'est pour les autres. Alors ce qui est important, c'est qu'à partir de là, il y a des gens qui visent à accéder à ça, parce que, quand on leur apprend une stérilité définitive, ils disent pas d'emblée : « moi, je vais au CECOS pour un don d'ovules ou un don de spermatozoïdes », d'abord ils sont anéantis. Ils sont déstabilisés, parce que, pendant quelques temps, ils sont prostrés, il y a même des couples qui se défont dans cette période là. C'est-à-dire que moi, je vois des fois des hommes, trois ans après, qui me disent : « je vous ai vu il y a trois ans, vous m'avez annoncé une stérilité définitive, j'étais avec une compagne et en fait, le couple n'a pas tenu, ça a imploré, et là, je viens avec une nouvelle compagne, qui elle est informée depuis le début, que si elle elle veut faire sa vie avec moi, on aura ce problème à régler ». Donc on voit la dimension, et ça met en tension aussi, un individu, un couple, et aussi la famille, souvent, environnante. Avec tout ce que ça représente, la stérilité pour, les parents, mais aussi, le milieu social, avec qu'est-ce que ça signifie aujourd'hui par exemple pour un couple qui est issu du Maghreb, d'imaginer concevoir de cette façon là. C'est pas du tout évident, alors que c'est condamné par la société, c'est condamné par la religion, c'est une transgression terrible. Donc il y a quand même quelque chose, effectivement à transgresser. Bon, et ce qui est intéressant c'est que pour ceux qui donnent, parce que c'est là la vraie question sur le fond, est-ce qu'il va y avoir d'autres personnes qui vont être capables de donner sur la même représentation. C'est ça qui est intéressant. Alors en fait aujourd'hui, qui sont ceux qui donnent ? Sachant qu'ils donnent sur le modèle français, c'est-à-dire en fonctionnant sur le principe de la solidarité, anonymat, et surtout, bénévole. C'est surtout ça d'abord, parce que si on n'est pas dans le système du bénévolat, ça change grandement aussi le concept du don. Si on vous rétribue, à la limite, vous êtes pas obligés de faire toute cette démarche intellectuelle, je dirais pour accéder à ce concept du don, vous dites : « je vais toucher, je sais pas cent dollars, ou cent euro ou cinquante euro, et ça suffit en terme de motivation, et là vous vous impliquez pas dans le devenir de vos gamètes, dans une réflexion, je dirais, autre : « qu'est ce que je fais là ? est-ce que c'est mes enfants ? pas mes enfants ? » Non, vous voulez un résultat, c'est un intéressement direct. Donc en France, pas contre, dans la mesure où vous n'avez pas d'intéressement au don, vous êtes obligés de vous sensibiliser, dans une démarche de réflexion intellectuelle sur la solidarité, qu'est-ce que ça signifie tout ça ? Et la plupart des couples, et en plus c'est un couple, pour nous, c'est un homme ou une femme qui a déjà un enfant, donc c'est un peu particulier, c'est quelqu'un qui a déjà eu l'expérience de la parentalité. Et ce sont des gens, donc, qui disent : « Ben

écoutez, nous on s'aperçoit qu'on a arrêté la contraception, qu'on a eu beaucoup de chance de faire un enfant, ou plusieurs enfant, on a fondé une famille, on estime que finalement c'est une chance extraordinaire, on a nos amis, là, ça fait quatre ans qu'ils galèrent pour essayer de concevoir un enfant, ils subissent des hauts des bas, ils ont faillit se séparer » ils réalisent cette chance que leur a donnée la nature de concevoir un enfant, et souvent ce sont des gens qui, effectivement sont assez ouverts sur les questions de sociétés, valident la notion de solidarité dans la société, donnent déjà leur sang, parfois leur moelle ou leurs plaquettes, donc ils sont déjà un peu sur ce concept de la solidarité, et donc ils finissent par dire, ben écoutez ces cellules là, moi, finalement, certes elles sont un peu particulières, c'est pas du sang, c'est pas des globules, c'est pas de la moelle, mais, ça devrait aussi pouvoir circuler quelque part, et relever de la solidarité, je fait un espèce de contre-don, de la chance que moi j'ai pu avoir de concevoir des enfants. Et pour moi, disent-ils au final, faire un enfant c'est pas simplement donner des spermatozoïdes ou des ovules, c'est autre chose. Et d'ailleurs j'ai trois enfants, ils sont tout à fait différents, certes j'ai été à l'origine, mais voilà. Et donc, je donne des cellules, qui pour moi peuvent circuler, qui vont permettre à quelqu'un d'autre de faire ce projet d'enfant, donc c'est bien pour permettre à un autre homme de devenir père, un autre couple d'avoir cette chance de procréer, mais je ne suis pas dans un projet d'enfant. Ça, c'est très important. Moi je n'ai pas de projet d'enfant, j'ai eu la chance de pouvoir faire les miens, donc je donne simplement la possibilité, à travers ce produit biologique, de faire ce projet, de faire un projet humain. Et donc je ne suis pas dans l'histoire de ces enfants, puisque je ne suis pas à l'origine, en tant que moteur au sens psychique et humain du terme, je ne suis pas dans leur histoire, pour moi je ne suis pas dans la question de l'interprétation des origines, et voilà, ça émane de la rencontre de cet homme et de cette femme qui n'ont pas pu concevoir naturellement, qui eux vont faire le projet. Donc pour moi, je n'ai pas à me soucier de leur devenir, et je n'ai pas non plus à les rencontrer, à justifier quoi que ce soit à postériori.

Et donc, en ce sens là, ils disent bien ; **nous on est pour l'anonymat**. On est pour l'anonymat parce qu'on ne voit pas à quel titre on peut imaginer cette rencontre possible. Parce qu'après on peut aller très loin, et dire : « mais finalement, si c'est aussi simple, pourquoi ils ne se rencontreraient pas ? » C'est l'argument qu'a Arthur, qu'il fait aujourd'hui et qui dit : « mais moi j'ai juste envie de le rencontrer et puis je vais me barrer »

– C'est finalement l'argument qui dit « l'affilié biologique, finalement c'est une hérésie », finalement pourquoi ne pas l'utiliser dans l'autre sens...

Sauf que là, c'est là que la question est, c'est que ceux qui ont envie de rencontrer un donneur, on peut se poser la question : « Est-ce que derrière ça, il

n'y a pas autre chose ? Et pourquoi ils ont envie de le rencontrer ? » C'est justement ça, ça n'a pas à être aussi neutre que ça. A partir du moment où vous avez cette rencontre, il va se passer quelque chose sur le plan humain. De fait, ça va pas s'arrêter là, c'est évident. Ça a été raconté aux états unis, des donneurs qui avaient accepté de prendre au téléphone une jeune femme pour lui répondre, tout ça, et puis à partir de ce jour là, la jeune femme n'a cessé de le rappeler, régulièrement, à un moment donné, il n'a plus pu, il a décidé de ne plus répondre au téléphone, il n'en pouvait plus, elle était en train de faire intrusion dans sa vie. Et là, on en revient à la question de tout à l'heure que je vous disais, que nous, on se rend compte quand même que parmi ceux, je ne veux pas faire un amalgame total, mais parmi ceux qui font cette demande, c'est quand même des histoires un peu singulières, du fait qu'effectivement sur le plan familial, ça ne s'est pas passé idéalement, notamment sur la question de l'information. On en revient à ce que je disais tout à l'heure, l'information a souvent été mal traitée, c'est-à-dire qu'en fait, ils n'ont pas été informés depuis le départ, c'est survenu de façon tout à fait non programmée, alternative par une tierce personne, donc ça prend une connotation péjorative : « Pourquoi on m'a menti sur ma conception ? Pourquoi on me l'a cachée ? On ne voulait pas me le dire » Et donc voilà, ça part comme ça. Et souvent ça vient de quelqu'un qui n'a pas été capable, je dirais d'aborder la question, ou qui n'a été pas assez solide pour finalement oser dire à son enfant : « Voilà, tu n'es pas issu de mes spermatozoïdes, mais, je t'explique pourquoi, faut expliquer le concept, suffit pas de dire : « voilà, c'est pas mes spermatozoïdes » , faut développer tout ce dont on est en train de parler, que cet enfant puisse quand même se réapproprier le contexte dans lequel il a été conçu, la dimension humaine, et à quelle place était le donneur ou la donneuse dans cette histoire là. Donc ça suppose quand même de la part de ces couples aussi un certaine capacité, une certaine élaboration, et ça, c'est vrai qu'on n'a pas fait tout ce travail. Moi aujourd'hui, dans mes entretiens initiaux, quand je reçois un couple, j'essaye de faire tout ce travail, de leur dire : « ben voilà, si vous faites un enfant comme ça, d'abord est-ce que vous en parlerez ou vous n'en parlerez pas ? » Aujourd'hui, je leur dis, moi, on y va. S'ils me disent spontanément : « Non, on pense ne pas leur en parler, on voit pas pourquoi - parce que parfois ils me disent ça - on pense que ça ne peut leur apporter que des difficultés, des interrogations, et finalement, on veut leur bien ». Et ils pensent qu'ils vont pouvoir garder ça sous couvert, comme beaucoup de couples ont voulu le faire dans la première génération, parce que la société était pas capable de comprendre, que de fait, ils avaient le sentiment que ces enfants soient stigmatisés dans une situation particulière. Bon, ils avaient envie que ces enfants, ben ils soient reconnus comme leur propres enfants, avec leur cousins, leurs grands parents, leur famille. Aujourd'hui ça, ça paraît possible. Mais ça suppose quand même que le couple, il veuille y aller quoi. Sinon ils ont le sentiment qu'ils peuvent faire l'économie de tout ça en n'en parlant pas. Et un jour ou l'autre, ça risque d'imploser dans un contexte

qu'ils n'auront pas anticipé. Je ne dis pas qu'à partir de là, il n'y a pas des couples qui n'ont pas réussi à gérer ça dans le secret, parce que justement, certains couples nous disent : « mais ces histoires là ça relèvent de l'intimité d'un homme et d'une femme, et quand on conçoit un enfant, si on savait tous comment on a été conçu, vous, moi, on sauraient peut-être qu'on est le résultat d'une erreur de contraception, ça serait pas très heureux. Peu importe ce qui est important ce n'est pas ce fait là, c'est le fait que finalement, ben il n'y ait pas eu une IVG, on ait été aimé, notre père il ait joué son rôle de père et tout ça, peu importe.

Mais j'ai l'impression que tout ce contexte familiale, et la création d'un cercle familiale, qui est quand même hyper particulier et qui demande quand même une préparation assez importante, j'ai l'impression que dans ce que vous êtes en train de nous dire, le donneur est nécessairement en phase plus ou moins quand même avec la famille, et on ne parle pas du tout de l'enfant.

Justement, on était quand même en train de l'aborder à travers la question de l'information ou pas l'information. Je pense que, effectivement, ce qu'on n'a pas anticipé dans la première génération des enfants qu'on a réussi à concevoir, mais justement parce que les couples pensaient ne pas pouvoir aborder la question, ne serait-ce que parce que la société n'était pas capable d'intégrer ça : à l'époque, dire qu'on était stérile, je vous l'ai dit, pour un homme, ce n'était pas évident, on pensait qu'il était impuissant, déjà. Et ensuite, dire qu'on allait concevoir un enfant comme ça, c'était presque de l'adultère à l'époque. Donc, moi j'avais des hommes qui me disaient : « mais moi si je dis ça à mon père, cet enfant il va pas le reconnaître comme son petit-fils, c'est sûr. Parce qu'il ne pourra pas, il y a un problème de génération ». Donc du coup ils ont préféré garder le secret. Or, justement, ce qui est important, c'est qu'au final, quand même, l'enfant, qui va être issu de ces conceptions, et ben, finalement, si possible, il soit informé de la façon un peu particulière dont il a été conçu, mais en lui donnant toute l'interprétation, les motivations des uns et des autres. C'est-à-dire les motivations à la fois du couple, mais aussi les motivations du donneur. Pour qu'il puisse remettre à sa place, et non pas projeter sur le donneur ou sur la donneuse une représentation hypothétique de père ou de mère potentielle et autre. Qu'il se dise bien : « non, le donneur, voilà, il a donné dans cet état d'esprit, pas du tout dans l'idée de te programmer toi ou de te concevoir toi, simplement de permettre à quelqu'un d'autre de le faire. Alors après, on peut même aller plus loin, que ce soit un problème génétique ou autre.

Mais tel que vous nous l'expliquer c'est vrai que ça paraît très bien construit et inébranlable, mais...

On est en train de le découvrir, le problème c'est ce que je vous dis là, si vous étiez venu me voir il y a 20 ou 25 ans, je ne vous l'aurais pas dit de la même façon. Je vais vous dire, voilà à quoi nous on est confronté aujourd'hui, et je sais pas ce que ça va donner dans 20 ou 25 ans...

Mais il y a quand même beaucoup de famille où il n'y a pas toute cette stabilité là, cette construction là...

Voilà, donc ça c'est la situation idéale, on devrait essayer de manager de cette façon là. Et puis après, il y a quand même la vie. La vie, je veux dire, se déroule pas forcément comme on l'avait programmée. Ne serait-ce qu'au niveau d'un couple. Donc il y a, parmi ces couples là, même s'ils nous apparaissent globalement un peu plus stables que les autres, parce que je vous l'ai dit, déjà la découverte de la stérilité est un test pour le couple : il tient ou il tient pas quoi. Et ceux qui tiennent à travers ce choc là, c'est déjà des gens qui sont peut-être un peu plus armés pour peut-être vivre un peu plus longtemps ensemble par rapport à d'autres. Donc il y a ça, mais néanmoins, moi j'ai vu des situations où un homme est venu me voir en me disant : « là, écoutez c'est dramatique, on est en train de se séparer avec ma femme, et ma femme est en train de dire aux enfants : « de toute façon, c'est même pas votre père. » » Vous imaginez apprendre ça, vous apprenez ça d'abord vous êtes en train de constater que vos parents se séparent, déjà pour un gamin c'est un peu chaud, et ensuite par le même coup on vous balance : « ton père c'est même pas ton père »... Alors pourquoi ? Parce qu'effectivement, les êtres humains, dans ces séparations, on voit très bien que il y a des êtres humains qui se jouent des enfants l'un contre l'autre. Et c'est dramatique parce que là, comment positiver, pour remonter ça après, faut ramer.

Et justement, dans ce genre de contexte où la situation est beaucoup moins bien construite, et où la situation elle risque d'être difficile, vous pensez pas que, à ce moment là, une levée de l'anonymat peut être une solution ?

Alors voilà, après on pourrait dire : « ben voilà, levez l'anonymat », mais dans ce genre de situation, quand on discute avec les donneurs, ils se disent : « mais dans un tel contexte, quel rôle on peut jouer nous ? Parce que justement, on risque de prendre une place de plus en plus importante, d'autant plus qu'il y a plus ou moins une dévalorisation du père social, et autre, et donc une tentative de se raccrocher à nous, alors qu'en fait, nous, on est pas du tout dans cette représentation là, et c'est pas ce qu'on souhaite. Parce que nous on a nos enfants, déjà, certains me disent : « moi j'ai deux ados en ce moment, si j'en ai deux ou trois qui viennent en plus, à problèmes, je ne vois pas comment gérer ça, je ne peux pas le gérer, j'ai mes problèmes, je ne peux pas assumer des

choses qu'à mon avis je n'ai pas à assumer. Ils ne sont pas dans mon projet de vie quoi. »

Donc de votre point de vue c'est absolument une évidence que si on lève l'anonymat, déjà, il y aura moins de donateurs ?

A ben ça c'est une certitude, parce que nous on les a interrogés, on l'a fait en 2006, compte tenu de cette question qui devient un peu plus médiatique, on a interrogé et nous on a plus de 60% des donateurs qui ne donneraient plus. 80-90% sont pour l'anonymat, à fond.

Quand on leur dit : « et si, désormais la législation change, et perdait l'anonymat, il y a plus de 60% qui nous disent qu'ils donneraient pas.

A ce moment là rentre en cause la question de la rémunération.

Alors face à ça, par ce que c'est un peu ce qui est arrivé dans les autres pays aussi. Face à ça, on se dit : « ben maintenant comment on peut compenser le manque de donneur. » Donc, on peut effectivement décider de mettre une incitation financière, mais qui de fait modifie à ce moment là, l'état d'esprit initiale des donateurs. Modifie le type de recrutement. La population qui va donner, elle est plus la même.

Le schéma que vous décriviez n'est plus possible dans ce contexte là.

Exactement. Et donc là, c'est très intéressant parce qu'on part sur une autre représentation du don, qui est plutôt un système de contractualisation à l'américaine. C'est-à-dire moi, je touche 100\$, 150\$ ou 200\$, mais on est dans le contrat, parce que tout là-bas se fait sous contrat. Et ici, ça pose le problème de la population qui est différente dans le sens où on va avoir une population qui va être plus ou moins dans la précarité, qui va être incitée à donner dans ce contexte là, mais pas toujours en ayant fait toute la réflexion que j'évoquais tout à l'heure, et donc c'est aussi la représentation du donneur pour ceux qui vont recevoir le don. Parce que c'est quand même pas rien, quand vous êtes en couple, de dire : « je vais concevoir un enfant avec un autre ovocyte ou un autre ovule » normalement, vous concevez ça avec la représentation de la femme ou de l'homme que vous avez en face. Donc, c'est, quelque part, les receveurs qui nous disent : « mais qui sont vos donateurs ou vos donneuses ? Quel population c'est ? » Et ils ont besoin d'être un peu rassurés sur la motivation au départ. Et quand ils savent que ça fonctionne sur le plan de la solidarité, ou que ce sont des gens qui le font d'eux-même, sans incitation financière, ça valorise la représentation du donneur et quelque part ce sont des gens bien, en gros, et donc finalement, ils imposent pas de critère de choix. C'est pas comme aux États-Unis, ils viennent pas nous dire : « moi je veux qu'il y ait tel ou tel contexte

socio-culturel, telle profession, tel critère physique, tout ça. Chez nous, ça n'intervient absolument pas.

Et vous pensez que c'est une très bonne chose que ça reste comme ça ?

Je trouve que sur le plan du concept humain du projet, c'est quand même la réalité. Sinon on donne l'illusion à ces couples, à la limite, qu'ils vont pouvoir préprogrammer un enfant, en choisissant tel ou tel critère. Choisir l'enfant en quelque sorte. Alors qu'en fait il sera jamais comme ils l'avaient imaginé, même en choisissant les critères du donneur, c'est impossible. Sur le plan de la question de la représentation de l'autonomie de l'enfant, ils auront pas le produit qu'ils pensaient avoir. Après ils peuvent en vouloir de plus en plus, c'est ce qu'il se passe aux États-Unis.

Est-ce que vous pensez que ce débat, le débat de l'anonymat du don du sperme, doit faire l'objet d'un débat public ?

Ah moi oui ! C'est-à-dire qu'aujourd'hui justement, moi j'estime que ce n'est pas aux médecins de décider. Nous on a mis en place ces critères parce que, comme toujours dans notre domaine, c'est nous qui sommes les premiers concernés par les demandes, et par le fait de pouvoir transgresser des repères naturels, parce que aujourd'hui, on transgresse la question du lien biologique et de la représentation de la parentalité mais on peut aussi transgresser le repère de la mort aujourd'hui, puisque on peut faire des enfants après la mort aujourd'hui. On peut faire plein de choses vous voyez ? Moi j'estime qu'à ce niveau là, il y a des techniques qui permettent de le faire, mais que quand même, la société doit valider ce qu'on est en train de faire. Et justement je trouve que c'est très important par rapport à ces enfants qui, aujourd'hui sont quelques-uns à dire « nous on voudrait pouvoir accéder au donneur de quel droit on ne nous permet pas ça ? » C'est important que la société puisse répondre, au-delà de ce que moi je fais en disant que ce n'est pas dans cet état d'esprit que les donneurs ont donnée et tout ça, la société doit venir en appoint pour que si les parents n'ont pas été capables eux-même d'expliquer cela à cet enfant, les société disent aussi : « Non, mais en fait vous avez été conçus dans tel état d'esprit et donc ça n'a pas de sens, vous faites erreur ».

Si c'est encadré par un débat public...

... ça donne beaucoup plus de poids. Alors qu'aujourd'hui, en ce moment, qu'est-ce qui est en train de se passer ? Il y a quelques personnalités aussi qui ont prit fait et cause pour la possibilité de lever l'anonymat, Geneviève de Perceval, une psychanalyste, Terry, et donc la société à ce moment là, elle se pose des questions et c'est aussi pourquoi moi j'essaye d'apporter un peu plus

d'explications sur le fond, comme je viens de le faire avec vous, pour que vous puissiez vous saisir de tout ça, et j'estime que si, au terme de cette mise à plat, de tout ça la société décide de lever l'anonymat ben ça voudrait dire qu'elle aura décidé que le lien du sang est quelque chose de vraiment imprescriptible, que c'est essentiel pour nos valeurs, pour nos repères, qu'on peut pas le contourner et à ce moment là il faut lever l'anonymat. Mais on l'aura fait en connaissance de cause. Et on verra ce qu'il se passera et on assumera le fait qu'il n'y ait plus de donneur éventuellement, et je veux dire on aura fait un choix. Ce qui me gênerait aujourd'hui, c'est que la société prenne la décision de lever l'anonymat, sans être informée de la réalité de ce qui se joue chez ces couples, ou chez ces donneurs aujourd'hui, qui sont une infime partie de la société mais peut être parce qu'elle n'est pas suffisamment informée. Vous voyez, c'est comme ça qu'on avance.

Si vous regardez ce qui est en train de se passer, il y a deux trois ans, il y a un problème, c'est que quand vous voyez Arthur à la télé qui dit : « mais de quel droit ? » il y a une attitude compassionnelle qui se passe vis-à-vis de ces enfants. Vous vous dites : « mais les CECOS c'est des enfoirés ; qu'est-ce qu'ils gardent leur critères, non mais de quel droit ils interdisent à ce gamin... », non, on est sur de la compassion, sur le contexte émotionnel, sur du sentimental, on n'est pas sur une réflexion de fond. Et moi ce que je voudrais, c'est que, effectivement j'estime que ce n'est pas à nous de fixer les règles, c'est à la société, parce que, aujourd'hui, il faut que 20-25 ans plus tard, il faut que ceux qui ont été issus de ces conceptions puissent s'y retrouver, pas que par rapport à ces repères là, mais que l'ensemble de la société le valide. Et du coup, ça permettra à d'autant plus de couples de donner aussi.